

LA VOCATION D'HERMANN

Les trois enfants du guide sont réunis comme d'habitude sur la terrasse fleurie, à cette heure tardive qui précède le coucher du soleil et annonce le repos du soir. C'est le moment préféré de la journée où, dans l'apaisement qui monte de la vallée et la liberté des causeries qui suit la tâche accomplie, ils sentent mieux la douceur d'être ensemble.

Depuis que le père a disparu, il y a longtemps déjà, dans une crevasse de la Jungfrau, leurs trois vies n'en font qu'une. La bonne et sérieuse Frida, presque enfant encore, est restée seule pour élever les deux petits, remplaçant à force d'activité et de courage les parents qui ne sont plus, et c'est maintenant une jeune fille, estimée de tout le village.

Près d'elle est Lizlie qui, à douze ans, en dépit de la mutinerie de son caractère, aide déjà la grande sœur à maintenir l'ordre et la propreté dans la chère maison ; car Frida, malgré l'offre faite jadis par une excellente voisine qui demandait à les recueillir, n'a jamais voulu quitter le toit que son père a construit.

En récompense de deux sauvetages périlleux, les autorités avaient donné au guide un large terrain, où les deux pans de murs d'un ancien castel étaient encore debout. Par respect des vieilles pierres en ruines autant que par raison pratique, il avait lui-même bâti le petit chalet de sapin en laissant subsister les arches vénérables ; le contraste des boiseries claires

mêlées aux murailles grises était pittoresque et charmant : on eût dit un jeune nid gazouilleur au creux d'un rocher. Et Frida n'a pas voulu quitter ce nid de son enfance, où, à son tour, elle a abrité de ses ailes maternelles l'enfance de Lizlie et celle du petit Hermann.

Justement, assise dans l'angle de la terrasse où grimpe de la vigne vierge, elle raccommode une veste que son frère a déchirée en montant dans les hautes branches d'un pommier.

Hermann, debout, la regarde coudre d'un air chagrin. Frida n'a rien dit, car elle gronde rarement ; pourtant le petit garçon voit bien que c'est ouvrage difficile, et il pousse un gros soupir. Il voudrait tant faire quelque chose pour sa sœur aimée, mais il ne sait pas quoi. Frida lève les yeux et voit la tristesse de l'enfant. Alors, elle sourit gaiement et dit : " Hermann fera attention une autre fois ".

Tout à coup, le bruit lointain d'une fanfare l'interrompt : des voix d'hommes chantent en chœur une marche joyeuse. La petite Lizlie, qui s'est penchée tant qu'elle peut sur la galerie de bois, se met à crier à tue-tête en frappant dans ses mains : " Les voilà ! "

Drapeau en tête, un bruyant cortège tourne devant l'église, et s'approche.

" Que je suis sotte ! " s'écrie Frida en riant. " J'oubliais : c'est le retour du tir cantonal ! "

En effet, voilà les garçons du village qui sont allés au concours annuel de tir ; sûrement l'un d'eux a eu un prix, sans cela ils ne reviendraient pas si fièrement. Ils descendent : ce sont bien les carabiniers avec leur petit chapeau tyrolien garni de plumes de coq ; et celui qui marche en tête est le fils du maréchal ferrant, le grand Walther, qui agite en l'air un beau foulard rouge, prix qu'il a remporté et qui honore avec lui tout le village. Aussi il faut voir comme on l'acclame !

La bonne Frida et Lizlie, qui s'est agenouillée sur une chaise pour mieux voir, continuent à regarder. Entre elles deux, debout, Hermann suit des yeux le défilé avec une fixité singulière ; il semble absorbé par le spectacle et plongé dans un rêve ; et même quand Lizlie est descendue de sa chaise et que Frida a repris son ouvrage, le petit garçon, immobile à sa place, toujours pensif et muet, regarde encore du côté où le cortège a disparu.

Le lendemain matin, en sortant de l'école, Hermann s'arrête devant la forge de Walther, et lui demande la permission d'essayer sa carabine. D'abord Walther se met à rire à gorge déployée ; mais c'est un excellent homme qui pour rien au monde ne voudrait faire de la peine au petit garçon. Il décroche donc la carabine, et, à la prière de l'enfant, il lui montre comment on ajuste et comment on vise, selon les vrais principes de l'art national.

Hermann trouve le fusil bien lourd, mais il ne dit rien. Des gouttes de sueur roulent sur son front tandis qu'il imite les mouvements de Walther. Celui-ci s'étonne d'un effort si persévérant, et frappé, presque ému

de tant de fermeté : " C'est assez pour aujourd'hui, dit-il. Mais tu es un brave garçon, et tu peux revenir demain si le cœur t'en dit. "

Le lendemain et les jours suivants Hermann revient, et bientôt il passe toutes ses heures de loisir dans la forge. Frida, souriante, le laisse faire, sachant que le jeune homme est le plus laborieux et le plus vaillant parmi les garçons du pays, et qu'après de lui son frère ne peut que gagner plus d'ardeur au travail.

Les mois s'écoulaient ainsi, paisiblement. Un jour vient, — un grand jour ! — où Walther laisse essayer la carabine chargée à Hermann. L'habileté de l'enfant le surprend ; autrefois déjà le maître d'école s'étonnait de la justesse de son coup d'œil en le voyant jouer aux flèches pendant une récréation. Peu de temps après, Walther confie l'arme entièrement à son petit ami. C'est qu'il l'a observé et mis à l'épreuve, et qu'il est sûr de sa prudence.

L'automne est de retour et le village est en émoi : le grand tir fédéral a lieu cette fois à Thoun, tout près, de l'autre côté du lac !

Pour comprendre cette agitation, il faut se rappeler que le tir fédéral est une solennité et la fête la plus populaire de la Suisse. Ce n'est plus le simple tir cantonal où concourent entre eux, ainsi que le nom l'indique, les garçons d'un même canton ; c'est le grand concours national, où chaque canton envoie ses hommes et où tous les petits Etats sont représentés. Et ce concours a lieu chaque fois dans une ville différente,

pour n'en favoriser aucune spécialement et les honorer à tour de rôle.

Il est entendu que les enfants du guide iront à la fête pour la première fois. Hermann l'a demandé, et comme il a eu tous les prix à l'école, Frida n'a pas voulu refuser.

Le jour du concours arrivé, on s'embarque ; le petit garçon, sans rien dire, a glissé dans ses poches des plumes de coq. Pendant la traversée, rien ne peut distraire son air absorbé ; ses sœurs, que le voyage enchante, bavardent au contraire, et Frida a beaucoup à faire pour répondre aux multiples questions de Lizlie.

Enfin on arrive au tir : la foule, déjà considérable, augmente toujours ; heureusement, les trois enfants retrouvent là des amis qui leur viennent en aide et les font passer au premier rang.

Bientôt les autorités arrivent ; la musique cesse, le maire fait un discours, et le concours commence.

La foule applaudit ceux qui trouvent de leur balle le plus petit cercle ; mais pas un tireur n'a encore touché le point noir. Quand vient le tour du village, un seul garçon se présente. Walther est là, mais ne concourt pas, s'étant démis le bras peu de temps auparavant. Frida et Lizlie sont si attentives qu'elles ne s'aperçoivent pas qu'Hermann est devenu tout pâle. Le garçon n'a pas mieux tiré que les autres et retourne à sa place.

Soudain, un enfant se précipite dans le cercle, saisit une carabine sur une table, et se pose droit devant la cible.

Après une seconde de stupour, un grand bruit se fait, dominé par un cri, le cri de la sœur aînée, car c'est son Hermann qui est là !

Des paroles bruyantes s'entre-croisent :

" Non, non, arrêtez ! "

— C'est dangereux ! "

— Laissez-le faire ! "

La voix puissante de Walther domine le tumulte :

" Je réponds de lui ", prononce-t-il fortement.

Le président du concours se tourne vers la foule et commande : " Silence ! " Puis à Hermann, qui a ôté son chapeau où tombent les petites plumes vertes, et le salue avec sa grâce d'enfant : " Tu peux tirer, mon garçon ", dit-il en souriant.

Hermann épaula, visa deux secondes, et fait feu... La balle va trouer le point noir, juste au milieu.

L'étonnement est indescriptible ; un véritable délire d'enthousiasme lui succède. On veut porter l'enfant en triomphe ; mais lui, suppliant, se dérobe, et cherche des yeux la chère créature à qui il veut offrir toute sa jeune gloire. Il court vers elle et se jette dans ses bras, tandis que Lizlie pleure de joie et d'orgueil.

" Allons, mon garçon, tu vas être mon maître à présent, dit une voix à côté de lui. — Oh, mon bon Walther, s'écrie Hermann en lui sautant au cou et en l'embrassant, tout cela, c'est à toi que je le dois ! — Non, mon ami, répond Walther, en lui remettant la merveilleuse carabine que le président envoie au premier prix, mais à ta persévérance. "

Et se penchant à l'oreille du jeune vainqueur : " C'est égal ", ajoute-t-il en riant : " tu as bien gardé ton secret ! "

JEAN HELLÉ.

La gloire, une bouffée de vent qui passe. — BALZAC.



" Les voilà ! ", s'écrie Lizlie. (Col. 1.)